GRASSET B., *Louis Lavelle. Chemins de sagesse*, Paris, Hermann, 2013, 145 p.

Jean-Paul Resweber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3830>

DOI : 10.4000/leportique.3830

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 2021

Pagination : 279-283

ISBN : 978-2-916332-48-2

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Paul Resweber, « GRASSET B., *Louis Lavelle. Chemins de sagesse*, Paris, Hermann, 2013, 145 p. », *Le Portique* [En ligne], 45-46 | 2021, document 20, mis en ligne le 10 mars 2021, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3830> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3830>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

GRASSET B., *Louis Lavelle. Chemins de sagesse*, Paris, Hermann, 2013, 145 p.

Jean-Paul Resweber

- 1 B. Grasset publie dans ce livre des fragments de texte de Louis Lavelle qui, extraits de ses livres ou bien laissés à l'état de notes inédites dans le catalogue du fonds Louis Lavelle (p. 24-28), dessinent le profil et les contours de la notion de sagesse que le philosophe des valeurs devait analyser dans le quatrième et dernier volume de l'ouvrage synthétique couronnant son œuvre, *La dialectique de l'éternel présent*. Dans sa préface, Jean-Louis Vieillard Baron remarque que « [c'est] comme fin, but et accomplissement de sa philosophie, que Lavelle concevait la sagesse » (p. 6). Certes cette notion est polysémique. Elle recouvre la grande sagesse grecque des présocratiques que Lavelle découvre à travers Platon et la sagesse stoïcienne qui est à la fois domination de soi et accord avec soi-même et qui, avec Montaigne, deviendra l'exercice individuel d'une pensée existentielle, un art personnel de méditer et de vivre.
- 2 Louis Lavelle, quant à lui, reprend ces diverses conceptions en dépassant les clivages théorique et pratique de la sagesse considérée comme science et vertu (que l'on pense à la *phronêsis* aristotélicienne, à mon avis un peu trop passée sous silence par l'auteur) pour lui conférer une dimension spirituelle : l'homme devient « sage », dès lors qu'il acquiert ce savoir de l'existence qui est en mesure de subvertir l'ordre des pensées et l'ordre du monde. Elle suppose le renoncement à l'amour-propre qui empêche l'amour de soi de devenir amour de libre affirmation de soi et de participation à l'être. Le sage est certes celui qui traditionnellement est capable de maîtriser ses passions, mais cette maîtrise, comme la jouissance qui en découle, n'est pas un but en soi, elle est la condition pour s'élever à l'ordre spirituel et communier mystiquement à la sagesse divine. Il est le héros antique qui, en dominant par sa volonté libre les attraites des passions, acquiert le bonheur, mais il est aussi le saint qui se laisse guider et transformer par la sagesse divine.
- 3 Sagesse pratique qui défend un idéal de vie conforme à la nature, sagesse contemplative des Pères de l'Église, Lavelle reprend en les croisant ces diverses notions, se situant ainsi dans le courant de pensée de Jacques Maritain et de Gabriel Marcel qui

cherchent à fonder la sagesse sur un au-delà de la sagesse. Le livre de B. Grasset a l'avantage de nous signaler, de mentionner, de situer et de commenter, en une présentation synthétique (p. 13-39), les principaux textes de Lavelle portant sur la thématique de la sagesse. Le lecteur retiendra de ces pages que la sagesse suppose la mesure (*metron*) et la modération, qu'elle mobilise la mémoire et qu'elle est capacité à se souvenir, qu'elle est affaire de savoir, mais aussi d'intuition, et que, de ce fait, elle « nous envoie à l'enfance » selon le mot de Pascal (p. 1), mais surtout que c'est parce qu'elle cultive l'intériorité qu'elle est source de bonheur et que c'est parce que la maîtrise de soi en appelle paradoxalement au don de soi qu'elle est « amour de charité ». Selon ces attendus, la sagesse antique se trouve reprise, relue et subvertie à l'horizon de la sagesse biblique, sans que celle-ci ne se confonde avec la sagesse philosophique ou ne la contredise : « Hellénisme et christianisme, lectures philosophiques et recherche spirituelle se fondent dans une perception de la sagesse comme clef de l'existence » (p. 23). Le rapport de la sagesse philosophique à la sagesse biblique est certes inhérent à la démarche de Lavelle, mais l'exploration des inédits nous confirme que la sagesse humaine qui est pensée en référence aux écrits sapientiaux que sont l'*Ecclésiastique* (ou *Siracide*) ou encore *Qohélet* est bien une science de l'intimité spirituelle et « doit tendre vers la sagesse incréée » (p. 31).

- 4 Ainsi, selon ces inédits, la sagesse comporte une signification plus tragique, car elle en vient à « associer les dimensions éthique, psychologique et métaphysique de l'existence humaine » (p. 38). En vertu de sa dimension métaphysique, elle est une connaissance : celle « de l'être en tant qu'acte » (p. 38) que Thomas d'Aquin nomme *actus essendi*, mais, en vertu de sa dimension éthique et psychologique, elle s'impose comme un devoir-être dicté par la loi intérieure de la conscience. Elle est aussi un art de vivre, car elle est en mesure de traduire cette loi dans un éventail de règles de vie. Ainsi, Lavelle consolide-t-il, en les élargissant, les assises épistémologiques de la sagesse, mais il lui confère une verticalité qui ne peut être découverte que dans et par l'expérience intérieure, où l'esprit humain se laisse emporté par l'Esprit de Dieu. B. Grasset dessine avec sagacité et clarté le profil du modèle d'une sagesse qui s'emploie à « concilier l'idéal grec de mesure et l'idéal d'amour selon l'esprit » (*ibid.*). Tel est le modèle qui structure et oriente l'œuvre de Lavelle.
- 5 À la lumière de ces inédits, B. Grasset retrace l'œuvre de Lavelle et en souligne les dimensions morale, métaphysique et spirituelle (1). Puis il élargit sa réflexion en insistant sur la priorité de la sagesse sur la science et l'illustre d'abord par le message que le mage et prédicateur Keyserling voulait délivrer au monde, puis par une analyse de la sagesse cartésienne et de la sagesse selon Montesquieu. À partir de Keyserling, il montre que la sagesse qui est une « disposition intérieure » à portée universelle (p. 64) définit l'essence de l'humanité et se révèle comme étant l'instrument d'un perfectionnement intérieur qui accroît les puissances du corps et de l'âme et celui d'une communication de plus en plus étroite avec les autres êtres et l'univers » (p. 64). En venant à Descartes, l'auteur passe assez vite sur le *Discours* et les *Regulae* pour insister sur le *Traité des passions* qui conçoit la sagesse comme « le gouvernement de soi-même » (p. 71) qui s'épanouit dans la générosité, « suprême exigence à l'égard de soi », témoignant de la force ou de la vertu de notre libre volonté. Partant enfin de Montesquieu, il s'appuie notamment sur les *Cahiers* qu'il a déjà fait connaître au public, en vue de montrer que la sagesse nous permet de diriger nos pensées « afin d'obtenir l'équilibre et le bonheur » (p. 76) et vivre dans l'étonnement d'être au monde et dans le contentement provenant de ce que ce monde nous offre. Il souligne aussi que le chemin

de la sagesse passe chez Montaigne par un travail d'écriture qui est avant tout un témoignage de vie, car ce qui compte ici, c'est « la conscience que l'auteur a toujours de lui-même (p. 76). Au travers de ce parcours, B. Grasset insiste notamment sur une éthique de la sagesse fondée sur l'exigence de la mesure sans laquelle il n'y a pas de plaisir.

- 6 C'est bien la notion de sagesse qui, me semble-t-il, est le fil directeur de l'ensemble de la réflexion de B. Grasset. Elle procède d'une interprétation qui s'emploie à relire la conception grecque à l'horizon de la conception biblique et la conception biblique à l'horizon de la conception grecque. La sagesse grecque, à l'instar de la sagesse biblique, est un savoir (*scire*), mais un savoir que l'on goûte (*sapere*) et qui engage un art de penser et de vivre. Ce savoir singulier implique certes l'idée de mesure, de juste milieu, mais cette mesure ou ce juste milieu (*mésotès*) est aussi un sommet. La conception grecque de la sagesse comporte une verticalité que la conception biblique va surdéterminer en situant en Dieu son principe : la sagesse est une recherche de mesure, l'affirmation d'une nature équilibrée, mais elle peut être aussi une quête de sainteté, l'attestation d'une nature accomplie et transfigurée (*Chemins...*, p. 48). Elle nous invite à cultiver l'indifférence, qui naît de l'inquiétude du désir en quête de fins à atteindre, d'un sentiment de privation d'objets que l'on ne possède pas : « Elle est une attitude permanente de la conscience, qui... est toujours ouverte, applique un désir à ce qui est donné et ne cherche pas que ce qui lui sera donné réponde à ses désirs » (*Chemins...*, p. 116). Mais paradoxalement, note Lavelle, « ne vouloir rien garder, c'est cela qui est posséder vraiment » (*Chemins...*, p. 12).
- 7 Le modèle de la sagesse est paradoxal. Il allie connaissance, connaissance de soi et d'autrui et de Dieu, et science de la vie spirituelle ; connaissance ou science de la vie spirituelle, certes, mais aussi disposition à bien agir et éthique du bien vivre ; sagesse créée et sagesse incréée, attention à ce que nous possédons et ouverture aux possibles. Il repose sur des règles qui sont à la fois négatives (renoncement et abnégation, indifférence aux émotions et aux troubles de l'âme...) et positives (maîtrise de soi et abandon, possession de soi, paix de l'âme...). Mais parmi ces paradoxes, il en est un qui me semble fondamental car, situé en amont de tous les autres, il relève non plus de pensée ou de l'action, mais du langage : c'est celui qui, pour B. Grasset, porte sur l'alliance de la pensée et de l'art poétique. Car penser, c'est discerner le juste poids de ce que l'on connaît et de ce que l'on vit, accepter d'être ce que l'on a et reconnaître ce qui a nous a été donné. Penser, ce n'est pas se représenter des objets, mais c'est les mettre en connexion symbolique et reconnaître le message qu'ils nous adressent ainsi articulés. Or, une telle pensée fondamentale qui s'accomplit en prière, loin d'être opposée à la poésie, trouve en elle son expression la plus adéquate. La sagesse consiste avant tout à penser ce que nous sommes et penser, c'est dire poétiquement ce que nous éprouvons de ce monde que nous habitons. Le célèbre fragment d'Héraclite (B32) qui me revient à l'esprit nous invite à ne pas séparer l'essence de la sagesse, le *l'Êv to Sôphôn*, du *logos* qui en témoigne. La sagesse se vérifie certes dans l'exercice logique d'un langage qui nous permet de dire juste ou de bien dire, mais aussi dans l'exercice ontologique de ce même langage grâce auquel nous nous ajustons poétiquement au Logos qui nous habite.
- 8 Ce livre qui explore des chemins de pensée oubliés de nos jours nous ouvre indiscutablement de larges perspectives sur l'éthique, le langage et le sens de la vie humaine. En le lisant, une série d'interrogations relatives aux paradoxes de la sagesse

me sont venues à l'esprit. L'une porte sur le lien qui unit sagesse humaine et sagesse divine, puisque ces deux notions se trouvent finalement articulées à la faveur d'une rupture qui fait lien, l'autre, qui, illustrant ce tour de force, porte sur la dialectique paulinienne entre la sagesse humaine et la folie de la croix, cette dernière étant le témoignage de la sagesse même de Dieu, enfin une dernière qui nous renvoie aux pratiques de l'éducation : si la sagesse n'est pas la science, comme le répète Lavelle, comment sans pour autant l'enseigner, développer en chaque personne une sensibilité à cette sagesse qui inscrive son existence dans l'ordre symbolique de la pensée et de l'action et, de surcroît dans l'ordre spirituel de la sainteté ?